

► *Dossier détachable*

Pour enrichir votre documentation de voyage, qui plus est si vous ne pouvez vous rendre aux conférences Arts et Vie.

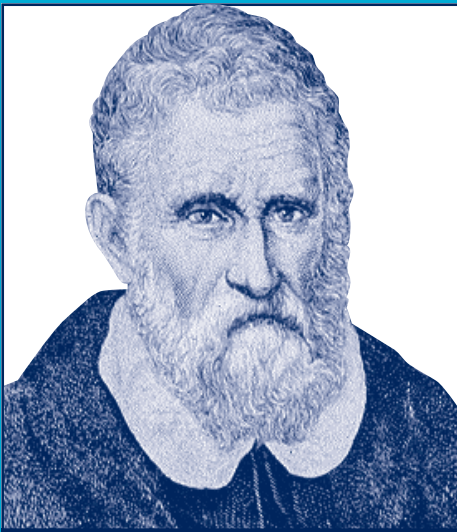
SUR LES ROUTES DE LA SOIE L'INITIATION AU VOYAGE

Conférence
à domicile

Par **Christine Barbier-Kontler**

Sinologue, docteur en sciences des religions,
enseignante à la faculté des sciences sociales de Paris.

C'est que l'histoire a nommé "routes de la Soie" est en réalité un lien inter-mondes ; le lien par excellence entre l'Orient et l'Occident et la voie millénaire où cheminèrent au fil des âges et des caravanes les grands courants d'échanges et de pensées entre l'Empire du milieu et la Méditerranée. Les récits des pèlerins, marchands, ambassadeurs, aventuriers, pionniers, qui parcoururent ces chemins initiatiques par steppes et déserts, enflammèrent pour les temps futurs tous les imaginaires. Et le voyageur épris d'espace et de parcours mythiques où se croisèrent les civilisations, découvre émerveillé au cœur des oasis du Gobi ou aux rives de l'Indus des prodiges d'art bouddhique ou du gandhara comme autant de jalons à sa quête. Christine Barbier-Kontler avait traité pour nous cet hiver à Paris, un cycle passionnant sur "les routes de la Soie". Pour tous ceux d'entre vous qui n'avaient pu l'entendre, et en écho à ces périple rares dont vous rêvez ou que nous avons partagés dans ces contrées depuis plus de vingt ans, en voici l'amicale synthèse.



Marco Polo est-il vraiment allé en Chine ? Le marchand vénitien n'aurait jamais dépassé Ormuz et se serait inspiré, pour composer son livre, de guides persans et de cartes arabes ! Telle est la thèse audacieuse que défend Frances Wood dans un ouvrage récent. Selon l'historienne, Marco Polo « pêche par omission » : il n'évoque pas la Grande Muraille, ni la cérémonie du thé, ni même la coutume des pieds bandés... Devons-nous, pour autant, remettre en cause son témoignage ?¹ Entreprise délicate que de démêler le « vrai » du « faux » dans des récits où s'incorpore une composante majeure, l'imaginaire de l'Inconnu ou de l'ailleurs dont les termes ont forcément varié avec le temps. Les faits pour nous avérés que Marco Polo a consignés furent accueillis avec le plus grand scepticisme par ses premiers lecteurs. Les Chinois pavaient-ils vraiment leurs rues et leurs routes ? Comment croire à l'existence d'une pierre noire qui brûlait – les plaquettes de charbon de chauffage ? Quel pouvait-être l'avantage de ce papier monnaie, la véritable « pierre philosophale » selon Marco Polo ? À l'inverse, ses références aux peuples de Gog et de Magog, au Royaume du prêtre Jean et à une géographie mythique nourrie de l'Apocalypse, leur paraissaient toutes naturelles.

1. Frances Wood, *Did Marco Polo Go to China?* Londres, Secker & Warburg, 1995. Certains arguments avancés par l'historienne, directrice du département Chine à la British Library, nous semblent sujets à caution ; en particulier, « l'omission » de la Grande Muraille s'explique tout simplement par le fait qu'à l'époque de Marco Polo, en cette fin de XIII^e siècle, le monument n'existait pas sous sa forme actuelle ; les simples levées de terre visibles alors ne seront remplacées par de véritables murailles qu'au cours du XV^e siècle. De même, comment Marco Polo aurait-il pu parler des coutumes chinoises en un temps où elles étaient éclipsées, voire bannies de la vie publique par les dirigeants mongols de l'empire ? Pour plus de détails sur ce stimulant débat, voir « Marco Polo voyageur en chambre ? » par Isabelle Bourdial, in *Science & Vie*, n° 941, février 1996, p. 80-83.

Source de l'extraordinaire fascination que la Chine ne cessa d'exercer sur tous les voyageurs, le *Livre des merveilles*, récit de voyage que livra Marco Polo au XIII^e siècle, déclencha les critiques les plus vives et stimula durablement les imaginations. Lu avec passion et annoté avec minutie par les grands navigateurs comme Christophe Colomb, il eut des conséquences bien tangibles, faisant basculer l'Europe du Moyen Âge à celle des Temps modernes. Et, de fait, à considérer sa seule influence par-delà les siècles, il importe peu que son auteur, Marco Polo, ne soit jamais allé en Chine. De la même manière, Jean de Mandeville fit paraître, un siècle après lui, en 1371, un récit apparenté au *Livre des merveilles* – baptisé *Les Voyages* –, véritable atlas du légendaire, qui attisa tout autant la curiosité européenne, sans que son auteur ne se fut jamais rendu en Asie². Tous ces ouvrages contribuèrent à accréditer les rumeurs qui circulaient alors sur une contrée située à l'autre bout du monde, terre de toutes les merveilles et de toutes les richesses, de tous les rêves et de toutes les utopies, une sorte de jardin d'Éden qui annonçait son évidente proximité.

L'Orient a toujours exercé un attrait irrésistible sur l'Occident. Au gré des événements de l'histoire, l'Europe a puisé plus ou moins profondément dans cette source d'inspiration devenue, avec le temps, le ferment du développement de sa propre civilisation. Ce regard tourné vers l'Orient « grand réservoir de merveilleux » et « grand horizon onirique et magique », cher à Jacques Le Goff³, s'est tantôt limité aux côtes orientales du bassin méditerranéen, tantôt prolongé jusqu'aux confins de l'Asie.

Le grand rêve de l'Occident naît au IV^e siècle avant J.-C., avec la conquête d'Alexandre le Grand. La réunion des mondes grec et perse marque en effet l'ouverture des fameuses routes de la Soie. On ne peut parler d'une route unique et immuable, mais d'une série de routes, empruntées, abandonnées, puis rouvertes au gré des circonstances et des forces en présence. Les principaux itinéraires formaient un vaste réseau de pistes caravanières, de lignes maritimes et de parcours à travers les steppes pour relier la Méditerranée à l'Orient et à l'Extrême-Orient. Au milieu du XIX^e siècle, le géographe prussien, Ferdinand von Richthofen leur attribua le nom évocateur et poétique de routes de la Soie, qui ne cesse, aujourd'hui encore, de nous inspirer. Le champ de la littérature du voyage au long des routes de la Soie est immense, aussi considérable que les espaces qui furent par-

courus des millénaires durant. L'Antiquité nous a transmis des itinéraires de marchands, des manuels de navigation et les annales des empires qui se partageaient alors l'Eurasie. Le Moyen Âge a vu, quant à lui, l'éclosion de textes où dominent la quête de la Vérité à travers le pèlerinage, la recherche des textes sacrés ou l'ambassade missionnaire. Aux écrits des savants explorateurs s'ajoutent, à l'époque moderne, le témoignage de grands voyageurs ou de grands littérateurs pour lesquels l'essence même du récit se mêle avec l'expérience du voyage.

Le temps des commerces

Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, quatre empires se partageaient les vastes territoires de l'Eurasie : en Extrême-Orient, l'Empire chinois des Han, en Asie centrale et au nord-ouest du sous-continent indien, l'Empire kushan ; l'Empire parthe régnait sur la Perse tandis que l'Empire romain exerçait sa domination sur l'Occident (Carte 1). Chinois et Romains étaient, pour des raisons stratégiques et économiques, reliés aux routes de la Soie qu'ils considéraient comme les routes de « la civilisation » face aux routes de « la barbarie », les pistes septentrionales sillonnées par les tribus nomades et seminomades du puissant monde des steppes. Le principal commerce était alors celui des soieries qui, des plaines chinoises, gagnaient à travers montagnes et déserts, le cœur de la Haute-Asie avant d'être échangées au lieu dit « la Tour de Pierre », dans les monts Pamir (peut-être la Tashkourgan actuelle ?). De là, elles étaient chargées par les caravaniers de l'Asie centrale, puis par les Parthes avant d'être vendues sur le marché romain par l'intermédiaire de marchands originaires du Proche-Orient.

2. L'Anglais Jean de Mandeville (ou Jean de Bourgogne) avait si bien pillé le récit d'Odoric de Pordenone, moine franciscain qui avait parcouru entre 1318 et 1330 la Mongolie, la Chine et les confins du Tibet que, longtemps, on prit ce dernier pour un faussaire ! Une autre preuve de la séduction du « mensonge » fut le succès des ouvrages des Jésuites, Athanase Kircher et le Père du Halde, parus respectivement en 1670 et 1735. Ni l'un ni l'autre n'avaient jamais mis les pieds en Chine, mais ils rédigèrent avec beaucoup d'habileté l'ample documentation fournie à leur ordre par les missionnaires. Leurs relations furent autant critiquées que pillées, souvent par les mêmes auteurs d'ailleurs !

3. Jacques Le Goff, *L'imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, 1985 ; nouvelle édition, 1991, p.36.

Si les routes de l'Orient, de la Méditerranée à la Bactriane, avaient été pratiquées depuis Alexandre, la toute première ouverture de la Chine aux « contrées de l'Occident », aux ambassades et aux marchands de toutes les nations, remonte au II^e siècle avant notre ère. Elle débute avec « l'Odyssée » de Zhang Qian, envoyé de l'empereur Wudi, des Han (141-87 avant J.C.), qui partit en 139 avant notre ère, à la recherche d'alliés capables de juguler la puissante confédération des Xiongnu, ces belliqueux nomades qui, périodiquement, menaçaient les marches de l'Empire. Très vite, la troupe fut attaquée et Zhang Qian, retenu prisonnier. Réussissant enfin à s'échapper après dix ans de semi-captivité, il parvint aux confins du monde hellénisé où il rencontra les Yuezhi, nos Indo-Scythes. S'ils l'accueillirent avec intérêt et déférence, ces nomades alors



L'Eurasie et les routes de la Soie aux premiers siècles de notre ère.

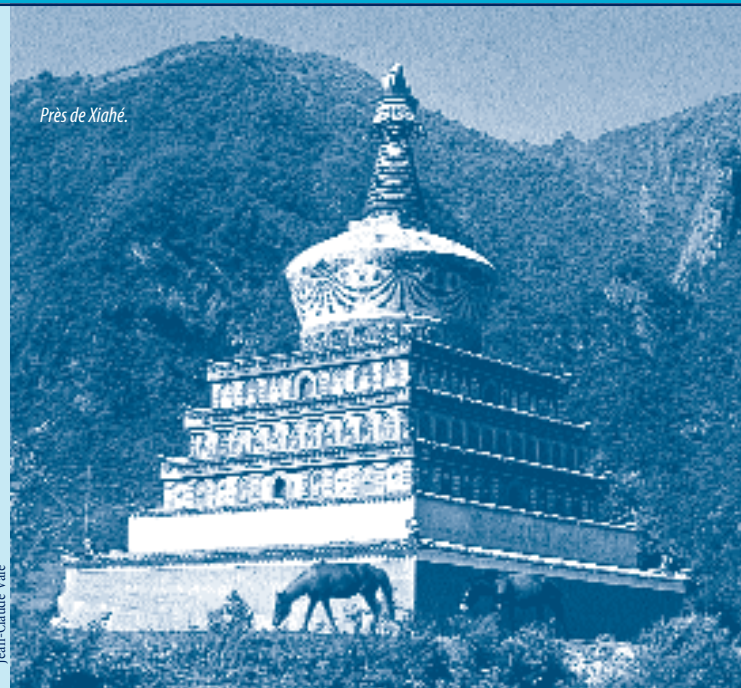
sédentarisés, ne manifestèrent aucunement le désir de s'allier à l'empereur de Chine. Zhang Qian séjourna parmi eux un an avant de reprendre la route de sa patrie. Sa mission avait échoué, comme échoua une seconde expédition qui, quelques années plus tard, le conduisit jusqu'au lac Balkhach, au « pays des barbares aux yeux bleus et aux cheveux rouges ». L'échec de cet homme droit et modeste fut très relatif. Par ses récits, il avait ouvert à la Chine, de manière réelle et métaphorique, la voie vers les terres lointaines et mystérieuses de l'Occident.

Les Chinois entendirent parler de Rome, qu'ils considéraient comme une autre « grande Chine » – Da Qin –, un pays de cocagne et d'abon-

Cheval volant sur une hirondelle, bronze du musée provincial du Gansu, Lanzhou.

dance. Par symétrie, l'Empire chinois était pour les Romains, le « pays des soyeux » – les Séres –, et sa capitale, la « ville de la soie », *Sera metropolis*. Mais comme le laissent entendre les chroniques de Chine, jamais les deux grands empires n'eurent de contacts directs : « Le souverain de Da Qin a essayé, depuis longtemps déjà d'entrer en contact avec la Chine, mais les gens du Anxi (les Parthes) qui veulent être les seuls à fournir la Da Qin en soieries chinoises, n'ont pas laissé les habitants de Da Qin traverser leur territoire en direction de la Chine. » Pendant plu-

sieurs siècles, l'Empire chinois put maintenir sa domination sur les oasis-citadelles de l'Asie centrale et du bassin du Tarim en établissant des garnisons et des colonies qui servaient de relais aux caravanes. Les annales célèbrent le courage du grand général Ban Chao (73-102) qui pacifia ces régions. En 97, l'officier avait chargé son fidèle lieutenant, Gan Ying, d'une mission commerciale à Charax (Bassorah). Les Parthes le conduisirent au bord du golfe persique et lui firent croire qu'il se trouvait face à la « mer occidentale » (la Méditerranée), laquelle conduisait directement à Rome : « Renoncez à votre projet de gagner le Da Qin, lui suggérèrent-ils, car traverser cette grande mer est d'un péril



Près de Xiàhé.

Jean-Claude Valé

extrême. » Trompé par les Parthes, le lieutenant s'exécuta et conclut un accord avec eux garantissant à la Chine l'achat de grandes quantités de soieries.

Commencèrent les temps où, conjuguée à la *pax sinica*, la *pax romana* établit l'âge d'or du commerce sur les routes de la Soie : « Ainsi, écrivait Florus au I^{er} siècle, l'on vit les Scythes et les Sarmates envoyer des ambassadeurs pour demander notre amitié ; et les Sères et les Indiens qui habitent sous le soleil même apporter avec des gemmes et des perles, des éléphants qu'ils traînaient au milieu de leurs autres présents ; ils faisaient surtout valoir la longueur de leur voyage qu'ils avaient mis quatre ans à achever ; la couleur seule de ces hommes indiquait qu'ils venaient de sous un autre ciel. » Aux « soies sériques » s'ajoutaient les produits les plus variés de la Chine, de l'Inde et de l'Asie du Sud, comme la cannelle, le poivre, le gingembre, le musc, la racine de rhubarbe ou les teintures. Cet afflux de marchandises précieuses, épices, parfums et médicaments, compromettait l'équilibre de l'économie romaine. Pour les moralistes, luxe et exotisme étaient synonymes de décadence : « Voilà donc, raillait Pline l'Ancien (23-79), que l'on se met à traverser toute la terre, de bout en bout, et cela uniquement pour qu'une dame romaine puisse exhiber ses charmes sous une gaze transparente ». Juvénal (ca 55-ca 140), après lui, se gaussait de ces femmes savantes qui faisaient l'amour en parlant grec et qui se préoccupaient de savoir « tout ce qui se passe dans l'univers entier, ce que font les Sères, ce que font les Thraces. » Malgré ces avis sévères et un arrêt du Sénat interdisant le port de la soie, les riches Romains montrèrent pour cette matière un goût qui ne se démentit jamais. Il en fut de même dans la France opulente du XVIII^e siècle où les édits royaux visant à interdire l'importation de soieries chinoises pour protéger l'industrie de Lyon ou de Tours, restèrent lettres mortes.

La route terrestre des caravanes se doublait d'une voie maritime qui, de la mer Rouge, permettait d'atteindre l'Inde, Barbaricum à l'embouchure de l'Indus, Barygaza ou Muziris au nord-ouest et, à l'extrême-sud, Podouké (Pudu Cheri ou la Pondichéry des comptoirs des Indes françaises). Les marchandises qui avaient transité par la Bactriane et le Nord de l'Inde arrivaient là, nous apprend le *Périple de la mer Erythrée*, carnet de bord d'un navigateur grec, rédigé entre le I^{er} et le II^e siècle. Véritable guide à l'usage du voyageur de commerce, voire de l'armateur, le récit



Christine Komler

est moins précis dans sa description des contrées lointaines qui, pour lui, commencent au cap Comorin, à la pointe méridionale de l'Inde : « À l'extrême-nord, la mer aboutit à un endroit nommé This (la Chine du Nord). Là est une très grande ville à l'intérieur des terres, nommée Thinae, d'où la soie brute, le fil de soie et les soieries sont apportées à pied, à travers la Bactriane, jusqu'à Barygaza, et sont également exportés en Damirica par le Gange... Mais, le pays de This n'est pas d'un accès facile ; peu de gens viennent de cette contrée et rarement. » La part de l'inconnu se doublait de l'attrait du mystère. Ignorant tout de la fabrication de la soie qu'il croyait être le produit d'un arbre, l'Occident fut séduit par ses qualités, mais, aussi et surtout, par le secret d'une origine qu'il mettra plusieurs siècles à percer.

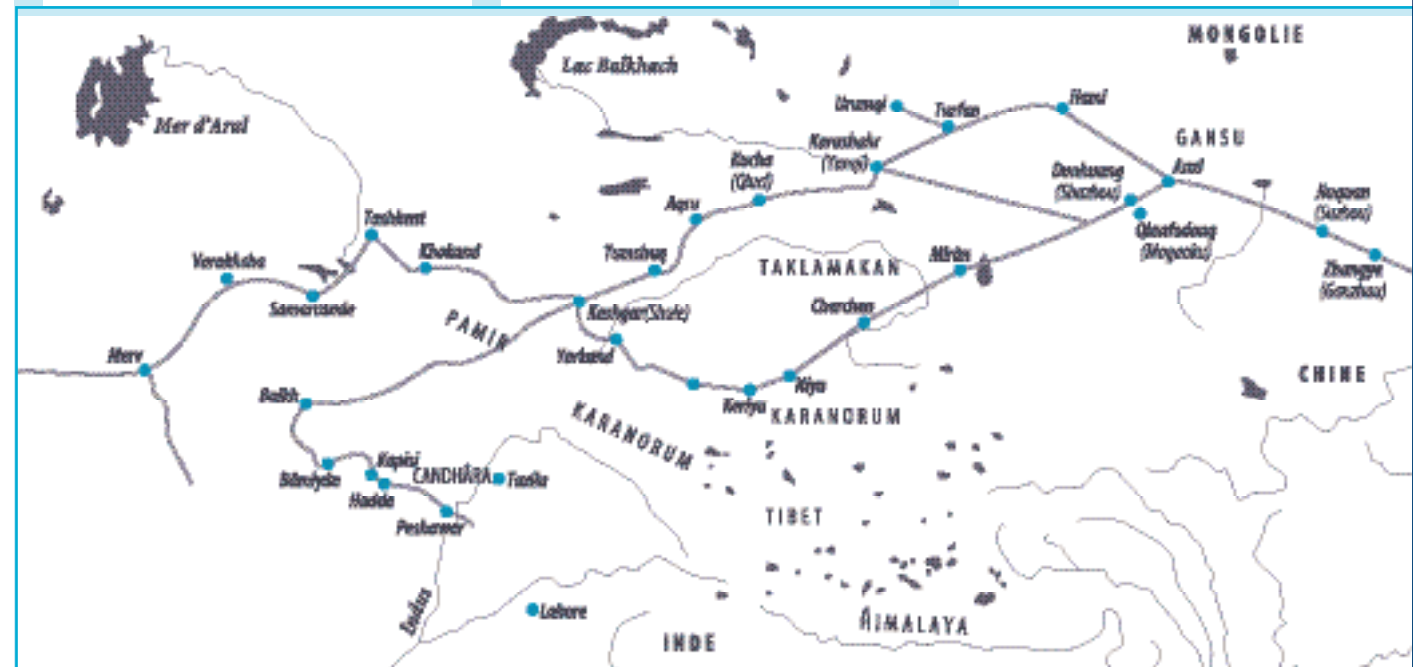
grination d'un moine bouddhiste. Xuanzang, qui vécut de 602 à 664, n'était pas le premier pèlerin chinois à se rendre aux lieux saints du bouddhisme, mais son *Mémoire sur les Contrées Occidentales* demeure le modèle d'une quête avant tout spirituelle :

« Ayant visité tous les maîtres, s'étant nourri de leurs discours, ... Xuanzang reconnut que chacun d'eux, pris à part, avait un mérite éminent ; mais lorsqu'il voulut vérifier leurs doctrines d'après les livres sacrés, il y reconnut de graves dissidences, de sorte qu'il ne savait plus quel système suivre. Alors il fit le serment de voyager dans les contrées de l'ouest pour interroger les sages sur les points qui jetaient du trouble dans son esprit. » Fort de sa détermination, il partit seul en l'an 630, gagna l'Asie centrale et l'Inde par la route des oasis, étudia langues et doctrines auprès de maîtres

Statue dans les grottes de Mogao.

Page ci-contre : Estampage d'une stèle représentant le moine bouddhiste Xuanzang lors de sa pérégrination vers l'ouest, Xi'an, musée lapidaire de la forêt des stèles.

La Sérinde, routes caravanières et sites bouddhiques.



La quête de la vérité

Le commerce des produits précieux se poursuivait, mais les routes de la Soie allaient bien vite se révéler un formidable réseau d'échanges entre les peuples. Ce fut la route de pénétration du bouddhisme, du manichéisme et du christianisme nestorien vers l'Extrême-Orient. Après six siècles de présence en Chine, le bouddhisme devait dominer la vie de l'empire des Tang (618-907). Dès les premières années de leur règne, les Tang avaient renoué avec la politique de prestige de leurs lointains prédécesseurs, faite de relations diplomatiques et de conquêtes militaires. La suzeraineté chinoise fut reconnue dans la majeure partie de la Sérinde et les contacts se firent plus étroits avec la Perse et l'Inde⁴ (carte II). Cette ouverture au monde coïncide avec la formidable péré-

gration et visita les lieux saints du bouddhisme, avant de regagner son pays seize années plus tard. Soutenu par l'empereur, il passa le reste de ses jours à traduire les textes qu'il avait rapportés, à Xi'an, dans la grande pagode de l'Oie sauvage, où l'on voit encore l'estampage d'une stèle le représentant.

Le voyage est ponctué de difficultés et de dangers sans nombre. Arrivé aux frontières de l'Empire, dans le désert de sables et « se

guidant lui-même sur les monceaux d'ossements et les amas de crottin de chevaux qu'il apercevait dans le lointain », il vit comme des centaines de troupes armées qui semblaient couvrir l'horizon : « Il les voyait tantôt marcher et tantôt s'arrêter. Tous les soldats étaient vêtus d'étoffes de feutre et de fourrures. Ici apparaissaient des chameaux et des chevaux richement équipés ; là des lances étincelantes et de brillants étendards. Bientôt c'étaient de nouvelles formes, de nouvelles figures, et à chaque instant cette scène mouvante, offrait tour à tour mille métamorphoses. Mais dès qu'on s'approchait, tout s'évanouissait... ». Il se croit en présence des hordes armées de Mara, le dieu du désir du bouddhisme. Cependant, comme le Bienheureux qui était

4. Nous adoptons volontiers le nom de Sérinde donné par le savant Sir Aurel Stein (1862-1943) à la région des oasis du bassin du Tarim, région aussi appelée Turkestan chinois ou oriental, par opposition aux régions plus occidentales du Turkestan russe. Composé du nom « Inde » et de « Sères », du nom de la Chine dans les textes de l'Antiquité classique, la Sérinde est, en quelque sorte, l'Indo-Chine de l'Asie centrale.

demeuré impavide face au tentateur, quand la mort le menace à son tour, il s'écrie : « J'aime mieux mourir en allant vers l'Occident que de regagner l'est ! » Il puise son secours dans les épreuves, dans la toute puissance du Seigneur de la compassion : « Dans ce voyage, le suppliait-il, je n'ambitionne ni richesses, ni louanges, ni réputation. Mon unique but est d'aller chercher l'intelligence supérieure et la droite Loi. Votre cœur, ô bodhisattva, s'applique sans cesse à délivrer les créatures des amertumes de la vie. Or y en eut-il jamais de plus cruelles que les miennes ? Pourriez-vous l'ignorer ?... »

Aux cruautés des monstres et des esprits maléfiques, s'ajoutent celles des brigands et des pirates qu'il réussit néanmoins à subjuguier ou à convertir. Car, aux cauchemars font écho les prodiges et les merveilles. Près de Jalalabad, à l'Est de l'Afghanistan, il retrouve la caverne où le Bouddha, après avoir dompté un furieux « naga » ou roi-dragon, avait laissé la trace de son ombre : « ... il continua ses hommages et, soudain, toute la grotte fut inondée de lumière et l'Ombre du Bienheureux, d'une blancheur éclatante, se dessina majestueusement sur le mur, comme lorsque les nuages s'entrouvrent et laissent apercevoir tout à coup l'image merveilleuse de la montagne d'or. Un éclat éblouissant éclairait les contours de sa face divine. Il contempla, ravi, en extase, l'objet sublime et incomparable de son admiration... »

Xuanzang incarne le meilleur des vertus bouddhiques. Ferme dans sa culture et ses croyances, il pose sur le monde un regard plein d'acuité et de mansuétude. Il s'ouvre à l'autre, à l'étranger, sans jamais le qualifier *a priori* de « barbare ». Le souffle de vérité qui circule dans son œuvre se rapproche, toutes proportions gardées, de l'expérience des Franciscains et des Dominicains qui, plusieurs siècles plus tard, allaient se rendre au cœur du monde des steppes. Suivant l'exemple d'illustres prédécesseurs, le franciscain Guillaume de Rubrouck fut envoyé par saint Louis en 1253 dans une mission d'observation des plus farouches ennemis de la chrétienté, les Mongols. L'Europe qui venait d'échapper de peu à la conquête, tentait alors de timides rapprochements avec ceux qu'elle qualifiait de « cohortes de Satan » ou plus couramment de « Tartares », vocable qui entretenait à dessein la confusion avec le Tartaros ou le Tartarus, l'Enfer.

Dès le premier contact, frère Guillaume se sait « dans un autre monde ». Les péripéties du voyage à travers montagnes et steppes, lui font connaître la faim et la soif, le froid et la fatigue, mais plus encore, la terreur que seule

sa foi parvient à maîtriser : « *Le second samedi de l'Avent, au soir (13 décembre 1253) nous passions par un endroit à travers des rochers vraiment effrayants. Notre guide me fit demander de prononcer quelques bonnes paroles qui puissent mettre en fuite les démons, car dans ce défilé, les démons avaient coutume d'enlever soudain des hommes, sans qu'on sût jamais ce qu'il advenait d'eux. Quelquefois ils s'emparaient du cheval, laissant l'homme, quelquefois ils arrachaient les entrailles de l'homme, et laissaient le corps droit sur le cheval ; beaucoup de choses de cette sorte s'y produisaient fréquemment. Nous chantâmes alors à voix haute Credo in unum Deum et, par la grâce de Dieu, nous passâmes avec toute la troupe sans dommage... »*

Guillaume de Rubrouck n'est pas un ambassadeur. Il est animé d'une mission, qui est de rendre tangible dans l'exemplarité de son parcours, les valeurs de l'Évangile, reconforter ceux qu'il sait déportés en ces terres lointaines, faire partager aux puissants son idéal de pauvreté, lui qui voyage des mois et des kilomètres durant dans l'habit de son ordre, pieds nus et tête nue. Il aime aussi à boire et à chanter et se montre prompt à faire exploser sa fureur à l'égard de ses adversaires en théologie, les Sarrasins : « *Nous portions en effet la croix, dressée en l'air, à travers tout le camp en chantant Vexilla regis pordeunt, ce qui frappait les Sarrasins de stupeur* ». Chanter un hymne à la gloire de la croix qui « *arrache sa proie au Tartare* », en plein camp mongol, était une pure provocation de la part d'un homme que nous savons, par ailleurs, prêt à toutes les ouvertures, à tous les compromis, mais à aucune compromission. En Europe, les relations de Guillaume et de ses compagnons furent éclipsées par le prestige du récit de Marco Polo ; en revanche, elles contribuèrent à enrichir, dans l'art du temps, le thème de l'étranger et de l'étrange⁵.

La relation du moine bouddhiste chinois eut, quant à elle, une immense postérité. La quête des écritures sacrées servit d'argument à l'un des plus célèbres romans chinois, la *Pérégrination vers l'ouest* ou *Le Voyage en Occident*, aussi connu sous le nom de *Singe pèlerin*. Le grand moine avait évoqué, au cours de sa première étape en Sérinde, le mont des Flammes de feu qui traverse l'oasis de Turfan. Le roman s'empare du thème pour y introduire avec une verve toute jubilatoire de multiples épisodes fantastiques,

5. C'est la thèse que développe l'historien de l'art hongrois Jurgis Baltrušaitis dans *Le Moyen Âge fantastique, Antiquités et exotismes dans l'art gothique*, 1955, rééd. Flammarion, 1981.

magiques et féériques. Voici le passage où le héros est instruit sur le massif montagneux qui lui barre la route d'Occident : « *... Il s'élève juste dans l'ouest, à soixante li d'ici, et ses brasiers s'étendent sur huit cents li de longueur. Ni les herbes, ni les arbres ne poussent sur ses flancs ; quand bien même on aurait la peau de cuivre et les os de fer, on ne saurait le franchir, sans être réduit en cendres* ». Effrayé, le saint homme est heureusement accompagné de son fidèle disciple, le rusé roi des Singes, qui parvient à triompher de l'horrible roi Démon-buffle, souverain des lieux, et de sa diabolique épouse, la princesse Éventail de fer. Au terme d'un duel, le singe s'empare de la feuille de bananier qui « *éteint le feu, produit le vent et fait tomber la pluie* ». La petite troupe peut alors reprendre sa route vers de nouveaux exploits. En Europe, douze siècles plus tard, la pérégrination de Xuanzang allait guider les pas des grands explorateurs. Sir Aurel Stein considérait même le moine bouddhiste comme son « saint patron ».



Pakistan. Vers Tax Korgan.

Le voyage « au bout de soi »

Les conditions du voyage dans le Turkestan chinois, entre les plus hautes montagnes du monde et son plus vaste désert froid, ne devaient guère changer, des siècles durant. En témoignent les récits des grandes expéditions qui y furent conduites du XIX^e au début du XX^e siècle. Au cours de l'une d'elles, le savant allemand Albert von Lecoq retrouve les accents médiévaux pour nous décrire un ouragan dans le désert : « *Tout à coup le ciel noircit. Peu à peu, la tempête éclate avec une effroyable violence et s'abat sur la caravane. D'énormes masses de sable mêlées de cailloux sont happées avec une force extraordinaire, tourbillonnent et se ruent sur l'homme et l'animal, l'obscurité s'accroît et d'étranges bruits d'objets qui s'entrechoquent se confondent avec le rugissement*

et le hurlement de la tempête... tout cela ressemble à une vision d'enfer... »

Les objectifs scientifiques intéressaient tous les domaines du savoir, mais se doublaient aussi d'intrigues les plus diverses, de tentatives d'espionnage et de rivalités entre les nations. « Le Grand Jeu » opposait deux empires, celui des Britanniques aux Indes et l'Empire russe des tsars, qui avaient tous deux installé un consulat à Kashgar. La Chine de la dernière dynastie impériale des Qing n'exerçait plus qu'une domination faible et sporadique sur des contrées qu'elle avait conquises au XVIII^e siècle et nommées « les nouvelles marches », le Xinjiang. La région fut en proie à l'anarchie la plus totale. Elle n'allait cependant



Turfan. Les grottes de Bezeklik.

pas empêcher les savants de nous révéler la richesse des villes mortes envahies par les sables et l'éclat de ces civilisations perdues. À la suite du pionnier, le Suédois Sven Hedin, se situent entre 1895 et 1915, les missions des Allemands Albert Grünwedel, Theodor Bartus et Albert von Lecoq, du Hongrois Sir Aurel Stein au service du gouvernement britannique et du Français Paul Pelliot qui furent tous des hommes de science et de terrain, de savoir et d'action. Leur œuvre fut immense, mais, dès 1935, Sir Erich Teichman notait : « *Les Chinois bouillonnent d'indignation quand ils lisent dans les récits des voyageurs étrangers, les descriptions de la manière dont furent emportées des bibliothèques entières de manuscrits anciens, de fresques et de reliques de la culture bouddhique du Turkestan* ». La décision des autorités chinoises d'interdire en 1949 le Xinjiang aux archéologues étrangers s'ex-



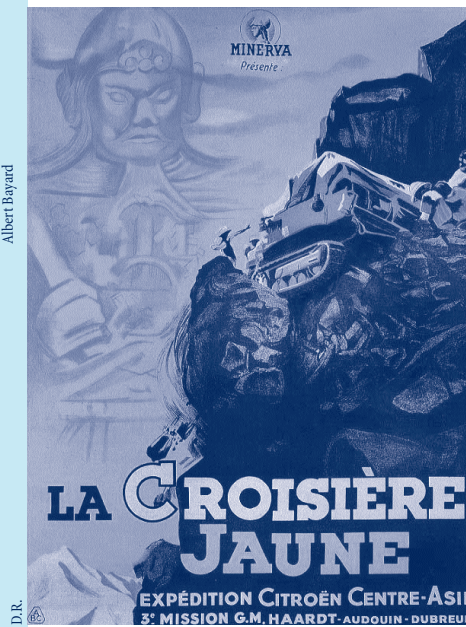
Claude Soulié

compagnon de route, l'Anglais Peter Fleming, il relève, comme les précédents, de l'exploit et de l'accomplissement personnel. Comme nous l'apprend Fleming dans les premières lignes de son ouvrage *Courrier de Tartarie*, avec cette distance de l'humour qui traduit le fabuleux espace de liberté qu'il ouvre à son lecteur : « *Cet ouvrage... relate une randonnée, couronnée d'un succès immérité, visant à relier, par voie de*

plique aisément. Les temps changent. Après des campagnes conduites en étroite collaboration avec les savants japonais, une équipe scientifique franco-chinoise fouille depuis 1991 dans les oasis du Taklamakan et le fruit de ses découvertes à Keriya nous a été présenté tout récemment⁶.

Dans le contexte troublé des années 1930, des récits exceptionnels évoquent ces terres de toutes les démesures. La vocation évangélique inspire le périple, en 1925, de trois missionnaires protestantes, les sœurs French et Mildred Cable ; l'esprit d'aventure domine, en 1931, l'épopée de la Croisière Jaune, la fameuse expédition Citroën à travers l'Asie. Quant au voyage, en 1935, de deux personnalités étonnantes, la jeune Suisse Ella Maillart et son

6. Voir le catalogue publié à l'occasion de l'exposition à l'Espace Electra, Fondation Électricité de France, Keriya, Mémoires d'un fleuve. Archéologie et civilisation des oasis du Taklamakan, Editions Findakly, 2000.



terre, Pékin en Chine, au Cachemire dans les Indes. L'expédition dura sept mois et couvrit environ 6 000 km ». Ella Maillart a, elle aussi, relaté l'aventure dans *Oasis interdites*. Ils sont poussés par la soif de comprendre, mais plus encore par le désir du voyage. Avec Baudelaire, Ella Maillart célèbre les vrais voyageurs « *ceux-là seuls qui partent pour partir, cœurs légers, semblables aux ballons...* » Ainsi, comme l'a

noté Nicolas Bouvier dans *L'usage du monde*, son long cheminement dans les années 1953-54 entre Genève et la Passe de Kyber en Afghanistan : « Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait ».

La plus impitoyable défaite imposée à l'étranger au Xinjiang, nous est narrée par Frederic Prokosch (1908-1989), dans un roman de 1937, *Sept fugitifs*. Il met en scène sept Européens qui, chassés de Kashgar par la guerre civile, se joignent à la caravane d'un riche marchand chinois et tentent de gagner l'est. Le voyage sera initiatique et révélateur du soi dans ses dimensions ultimes, l'accomplissement et l'anéantissement. Chacun des héros sera, à son tour, absorbé ou résorbé dans un espace réel, mais plus encore dans un espace mental plus grand que lui : « Ils se trouvaient en plein milieu de l'Asie. À deux mille milles de là, vers l'est, brillait Pékin ; à deux mille milles

vers l'ouest s'étendaient les rivages caillouteux du Caucase. Le monde, le monde entier était loin, loin. Incalculablement loin. Car ce n'était pas seulement une question de distance ; ce qui les séparait du monde, c'était aussi la solitude des déserts, la neige incorruptible des chaînes, les hauts plateaux marécageux et gorgés de sel. Et, plus que tout cela, les innombrables tribus pour qui les milles n'étaient que les perles d'un collier sans fin, le temps aussi indivisible que le dôme bleu du ciel ; pour qui le passé s'entrelaçait mélodieusement au futur tandis que les années n'étaient que d'insignifiantes notes dans le chant assourdi et mélancolique de leur éternité ».

Ainsi, l'espace, comme le temps, demeurent le libre jeu de la contingence et de la subjectivité. Le voyage sur les routes de la Soie n'est pas anodin. Il manque son but à vouloir imposer « ses lieux communs » car l'exploit ne prévaut jamais sur les conditions locales. Se croire « le premier » ou « le seul » est une illusion plus dangereuse que les mirages du désert. S'il convient de ne pas « s'emporter avec soi » comme disait Montaigne, ou de se « mettre en

vacances », il faut peut être aussi apprendre à s'ennuyer à l'instar de Teilhard de Chardin, retenu à Urumchi en août 1931 : « ... Dans l'ensemble, nous nous ennuyons plutôt ici. À cinquante ans, il est vexant de perdre beaucoup de temps, alors que tant de travail m'attend à Pékin, mais perdre beaucoup de temps est, d'expérience universelle, une des dépenses à envisager quand on s'aventure au Xinjiang. Alors, finalement remis par la force incoercible des circonstances en présence de moi-même, je me trouve dans l'obligation de plonger dans l'Unique Nécessaire... »

Les récits ouvrent la voie au voyage ; les lieux jusqu'alors inconnus deviennent « reconnus » comme s'ils gardaient le souvenir de ceux qui les ont parcourus avant vous. On peut préférer, à l'inverse, prolonger le voyage par la lecture et accomplir ainsi l'autre dimension du voyage, le retour en des lieux à jamais quittés. Enfin, et surtout, pourquoi ne pas lire les récits – ou en écrire – dans le temps même du voyage, nourrissant de conserve le réel et l'imaginaire, le temps du présent et l'espace du passé ? ■

APRÈS LA CONFÉRENCE

Quelques ouvrages

- Jacques ANQUETIL, *Les routes de la Soie, 22 siècles d'histoire. Des déserts de l'Asie aux rives du monde occidental*, J.C. Lattès, 1992.
- Nicolas BOUVIER, *L'usage du monde* (1963), rééd. Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs, Payot et Rivages, 2001.
- Jean-Pierre DREGE, *Marco Polo et la route de la Soie*, Gallimard (Découvertes), 1989.
- Peter FLEMING, *Courrier de Tartarie* (1936), rééd. suivi d'un entretien avec Ella Maillard, Phébus, 1989.
- René GROUSSET, *Sur les traces du Bouddha* (1957), rééd. Librairie Académique Perrin, 1977.
- Peter HOPKIRK, *Bouddhas et rôdeurs sur la route de la Soie*, trad. Fr. Arthaud, 1981 ; rééd. Philippe Picquier.
- Michel JAN, *Le voyage en Asie centrale et au Tibet, anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Âge à la première moitié du xx^e siècle*, Robert Laffont (Bouquins), 1992.
- Claude-Claire et René KAPPLER, *Voyage dans l'empire Mongol, Guillaume de Rubrouck 1253-1255*, Imprimerie nationale, 1993.
- Ella MAILLARD, *Oasis interdites, de Pékin au Cachemire, une femme à travers l'Asie centrale en 1935*, Payot (Voyages), 1989.
- Frederic PROKOSCH, *Sept Fugitifs*, Gallimard (L'imaginaire) et *Les Asiatiques*, Gallimard (L'imaginaire).
- Wou Tch'eng Ngen, *Si Yeou Ki, Le voyage en Occident*, traduit du chinois par Louis Avenol, Éditions du Seuil, 1957, rééd. récente ; le roman est aussi traduit par André Levy, *Wu Cheng'en, Xiyou Ji*, 2 vol., coll. « La Pléiade », Gallimard, 1991.